



Le journal de Mozart

Marianne VOURCH – Elléa BIRD



6

Je compose avec ardeur : 1782 – 1791



L'Enlèvement au sérail

« *Trop de notes, mon cher Mozart* » a osé me dire l'empereur Joseph II après la première représentation de mon opéra, *L'Enlèvement au sérail*, qui a eu lieu ce 16 juillet 1782. Je lui ai donc répondu avec un certain plaisir : « *Sire, pas une de trop.* »

Sans doute ma « musique turque » l'a-t-elle étonné. Il est vrai qu'elle a de quoi surprendre ! Pour lui donner une couleur orientale, j'ai introduit des instruments nouveaux comme les cymbales, le piccolo ou le triangle. Le public a follement apprécié !

J'avais écrit les premiers airs avant même de recevoir le texte du librettiste. Ma musique filait sous ma plume, si vite... C'est elle qui commande le texte ! Osmin, le gardien du sérail, est un personnage ridicule et grotesque dans ses moments de colère, mais j'ai voulu lui donner de grands airs. J'étais sûr que le public l'aimerait et ne s'endormirait pas ! Ma musique s'emporte comme lui dans sa colère. Je lui fais alors chanter un *allegro assai* où les notes vont de plus en plus vite. Mais je souffre. « *Mon cœur est inquiet, ma tête est confuse...* » Mon père, à qui je viens d'adresser une nouvelle lettre, refuse de me donner son consentement pour que j'épouse ma douce Constance. A-t-il tant de rancœur à l'égard de son fils bien-aimé ? Craint-il pour mon avenir ?

Pourtant « *je ne saurais vivre comme les jeunes gens d'aujourd'hui. J'ai trop de religion, trop d'amour du prochain et des idées trop honnêtes pour séduire une innocente jeune fille.* »

Le 4 août 1782, Constance devient ma femme.

Mon père ne m'a pas donné son consentement. Sans doute le recevrai-je par le courrier de demain ?



La folle journée



Je n'ai pas oublié mon cher ami et maître, Joseph Haydn.

Quand j'étais enfant, je me suis jeté dans ses bras en lui avouant que je lui devais tout. Je me suis alors promis d'écrire un jour, moi aussi, des quatuors à cordes. Les voici terminés, mes six quatuors à cordes. Je les dédie à ce grand compositeur.

À Vienne, je rencontre le poète italien *Lorenzo Da Ponte* qui me confie le texte de *La Folle Journée* ou *Le mariage de Figaro*. Il m'en demande un opéra, mais il craint la censure. Cette comédie du français Beaumarchais raconte une folle journée où l'on fait et défait un mariage annoncé. Celui de Figaro, un valet qui se révolte contre son maître ! Dieu soit loué, l'empereur Joseph II donne son autorisation, à condition qu'on lui



Le journal de Mozart

Marianne VOURCH – Elléa BIRD



6

Suite a

montre le livret avant la représentation.

Pour éviter la censure, Da Ponte doit réécrire le texte français et redessiner les personnages. Surtout Figaro ! La tâche est délicate car le personnage est brillant. Il montre une grande liberté dans ses paroles et ses actions.

Chaque matin, je compose à toute allure, puis je donne ma musique au copiste. Sitôt les feuillets écrits, ils sont remis aux musiciens qui travaillent leurs morceaux et aux chanteurs, qui apprennent leur rôle immédiatement.

Je veux que le public écoute et admire la musique jouée par l'orchestre autant que les parties chantées. Avec mon cœur, je compose les jeux de l'amour, mais aussi ses douleurs, ses inquiétudes, ses mensonges...

Après six semaines de labeur incessant, le 1^{er} mai 1786, le rideau se lève sur la première représentation de l'opéra, *Les Noces de Figaro*.

C'est moi qui dirige l'orchestre. Après l'air de la marche de Figaro, les spectateurs ont crié

« *Bravo, bravo, Maestro, viva il grande Mozart ! et les musiciens ont frappé leur instrument de leur archet !* »

C'est un triomphe ! Et puis j'apprends que Papa accepte enfin de rencontrer ma chère et tendre épouse. Nous aurons sans doute la joie d'accueillir notre troisième enfant en sa présence...



L'Adieu à mon cher père



Voilà qu'à l'instant j'apprends une nouvelle qui me fait une peine extrême. Mon cher père est très malade. J'attends de ses nouvelles avec impatience. Mais j'ai pris l'habitude d'imaginer le pire en toutes choses.

« *Étant donné que la mort est le véritable but final de notre vie, je me suis bien familiarisé, depuis quelques années, avec ce véritable et meilleur ami de l'homme. Je ne mets jamais au lit sans me rappeler que peut-être, si jeune que je sois, le lendemain je ne serai plus.* »

Ce 28 mai 1787, arrive la triste nouvelle. Mon père, celui qui a fait de moi ce que je suis, celui auprès de qui je voudrais encore me blottir, nous a quittés. Je revis toutes nos heures passées ensemble. Ses leçons de violon, de clavecin. Nos voyages, nos promenades. Sa patience à recopier mes premières compositions...

Quelques jours plus tard, j'ai le chagrin de voir mourir mon petit étourneau. Je l'ai enterré au fond du jardin et lui ai chanté ma prière. « *Lecteur ! Verse, toi aussi, une larme pour ce petit oiseau.* »

À l'automne, je suis de nouveau dans l'humeur de travailler. Les feu ronronne dans le poêle en faïence...

La nuit est devant moi. Je suis à l'avant-veille de la première représentation de mon opéra « *Don Giovanni* » (Don Juan).



Le journal de Mozart

Marianne VOURCH – Elléa BIRD



6

Suite b

Mes amis s'inquiètent car je n'ai pas encore composé l'ouverture. Il faut que j'écrive ses premiers accords. Ceux du destin d'un homme, Don Juan. Il aime trop et mal, mais il ne ment jamais. Ma chère Constance m'apporte une carafe de punch qui m'aide à travailler.

Cette commande du théâtre de Prague doit nous apporter l'argent dont nous manquons tant... ma tête est lourde, mais ma plume crisse sur le papier. Les notes bousculent les mots, affrontent la mort en lui donnant les plus beaux arias. Cette musique envahit tout mon être. Soudain, la pendule sonne trois coups.

Je me suis endormi ! L'ouverture n'est pas encore terminée.

Cinq heures sonnent, c'est l'aube, le début d'un nouveau jour. Sept heures sonnent.

L'ouverture de *Don Giovanni* est achevée.



Je suis Papageno



Depuis le départ de Constance, je suis toujours entre l'espérance et la crainte. Une situation bien désagréable ! Ma tendre femme est partie en cure en Allemagne. Je lui ai réservé là-bas un appartement, mais je crains toujours qu'elle ne tombe dans les escaliers en sortant ! Alors quand je reçois une lettre de ma très chère, excellente petite femme, j'en éprouve un merveilleux plaisir. Je n'ai qu'un souci, qu'elle soit en bonne santé et alors, je vais bien...

Hier soir, je m'apprêtais à dîner seul comme à l'ordinaire, mais je n'ai pas trouvé notre vieille vaisselle. J'ai donc pris la blanche avec les perce-neige et ai posé le chandelier à deux branches avec ses bougies devant moi. Je me suis doucement mis à chanter l'air de mon Papageno. Dans mon nouvel opéra *La Flûte enchantée*, il nous rend si heureux en chantant : « *Je suis l'oiseleur, me voilà toujours joyeux, heissa, hopsassa...* ». Le brave et joyeux Papageno, c'est le gai oiseleur, le messager de l'amour. Pour lui, comme pour moi, aimer et vivre, c'est tout un. Si l'amour disparaît, alors nous aussi, nous pouvons disparaître. Comme nous nous comprenons !

Comme je ressens sa douce mélancolie. C'est mon ami Shikaneder qui m'a demandé d'écrire cet opéra féerique. Il veut du théâtre avec une musique fée !

Alors j'offre une flûte enchantée, l'instrument magique, au prince Tamino et un glockenspiel, petit carillon léger, à Papageno. Grâce à l'oiseleur, le prince Tamino pourra retrouver sa douce Pamina.

« *Aujourd'hui, je ne suis allé à l'orchestre qu'au moment de l'air de Papageno, avec le glockenspiel, car j'avais envie de le jouer moi-même.* »

Ce 30 septembre 1791, j'ai accompagné à la première représentation la mère de ma femme, Madame Weber.





Le journal de Mozart

Marianne VOURCH – Elléa BIRD



6

Suite c

Elle n'a pas compris mon opéra... Je suis triste quand on regarde le spectacle mais que l'on n'entend pas le sens de la musique. C'est insupportable si l'on rit de tout !

Mon cœur me dit, que lorsque je dirai adieu à la vie et m'envolerai jusqu'au soleil, je chanterai tout bas l'air de mon Papageno...

Une visite mystérieuse 

Depuis plusieurs jours, des maux de dents et de tête me retiennent chez moi. Alors que j'ai tant à faire ! Je dois donner mes leçons. Je voudrais aussi organiser des concerts auxquels le public s'abonnerait durant les mois d'été. Mais avant tout je dois rembourser mes dettes ! Pour obtenir l'aide de mes fidèles protecteurs, il me faut les supplier dans mes lettres. Tous ces tracasseries m'empêchent de terminer mes quatuors à cordes. J'ai pourtant l'intention de les faire jouer chez moi samedi prochain. Je ferai venir quelques amis.

Hier, mon état était encore supportable, mais cette nuit, la douleur était si forte que je n'ai pu fermer l'œil. Sans doute était-ce aussi lié à l'étrange visite que j'ai reçue et qui m'a empêché de trouver le sommeil.

J'étais à ma table à terminer mon concerto pour clarinette. La flamme de la bougie tremblait au souffle de ma respiration. Le son de la clarinette résonnait dans mes songes. J'entendais en moi sa couleur joyeuse baignée de nostalgie. Quand soudain... On frappe à ma porte !

Un homme en cape noire apparaît. Il ne se présente pas. Il me dit que c'est le comte von Walsegg zu Stuppach qui l'envoie. Il a perdu sa femme il y a quelques mois et une messe sera bientôt célébrée en sa mémoire. Alors il me commande un requiem. C'est lui qui le dirigera dans sa chapelle privée et l'on croira que c'est lui qui l'a composé...

La somme promise est importante. Je commence aussitôt à écrire. Je n'écris plus que mon requiem.

« L'image de cet homme ne cesse de me hanter. Je le vois toujours devant moi, qui me harcèle, qui me reproche ma lenteur... »

Toutes les heures du jour et de la nuit, je compose ce qui sera sans doute ma dernière œuvre. J'en ai le sombre pressentiment.

Constance s'est endormie. Je sens ma plume glisser doucement de ma main et tomber sur le sol...



Mozart meurt le 5 décembre 1791 à l'âge de 35 ans.